

stimuler votre courage, car Dieu bénit l'homme, dit V. Hugo :

Non pour avoir trouvé, mais pour avoir cherché.

La première erreur qu'il faut s'efforcer de faire disparaître, la plus dangereuse et la plus grossière à mon sens, si vénérable qu'elle paraisse par son âge et par sa tenacité dans la conviction de tant de braves gens, c'est la croyance qu'un corps constitué — religieux ou politique — peut légitimement faire servir la puissance dont il est dépositaire et la confiance qu'il a obtenue du public par des méthodes plus ou moins avouables, au baillonnement de ses contradicteurs. Hors la liberté de parole, il n'y a ni honnêteté vraie ni vertu solide. Quels que soient les oripeaux dont elle s'affuble et les fins qu'elle vise — celles-ci seraient-elles les plus légitimes du monde — la compression de la pensée est un sacrilège. Vous avez eu à lutter et vous avez encore à le faire contre l'exercice illicite d'un semblable pouvoir, contre l'emploi abominable d'une pareille force confiée à des aveugles et à des sourds dont l'influence devient chaque jour de plus en plus funeste et qui finira par l'excès dans l'abus et par la stupidité dans l'excès, comme vous semblez le pressentir dans un de vos articles. Dans cette lutte que vous poursuivez — avec une admirable obstination — pour la liberté, la justice et la vérité, vous aurez en moi; si vous voulez bien accepter mon faible concours et l'emploi du peu de temps que me laissent mes occupations, un auxiliaire modeste et déterminé.

Mais il est temps de formuler la distinction dont j'ai parlé plus haut et à laquelle j'arrive enfin à la suite de ces trop longues considérations qui demanderaient, pour être abrégées, un talent que je n'ai point.

La façon dont le clergé canadien entend et pratique ce qu'il croit être son devoir est ce qui doit surtout servir de matière à mes discours. Je ferai ma tâche avec tout le calme d'esprit dont je me sens capable, avec tout le respect que mérite l'opinion publique trop longtemps abusée. Je me propose d'être précis, catégorique, vigoureux même, quand la vigueur, chrétiennement comprise, me paraîtra nécessaire; mais je n'attaquerai jamais les personnes appartenant à la caste sacerdotale. Et c'est ici que je suis en plein dans la distinction que j'entends faire. Je lutte contre une institution, non contre les membres de cette institution individuellement. C'est à l'esprit qui anime ce corps que j'en veux, et c'est lui qu'il faut transformer. Je n'ai absolument rien dans le cœur contre aucun prêtre en particulier. Ça été un des rares bonheurs de mon existence mouvementée que de n'avoir avec les ecclésiastiques que j'ai eu le plaisir de connaître que des rapports de la plus entière cordialité. Ce sont pour la

plupart de saints et dignes hommes, de qui j'ai pris et de qui je prendrais encore volontiers l'avis sur les choses que je crois de leur compétence. Mais, en ce qui se rapporte au sujet des écrits que je connuence, je suis fermement convaincu qu'ils ne savent ce qu'ils font, et qu'il leur sera beaucoup pardonné parce qu'ils ont beaucoup ignoré. Je dis cela sans la moindre intention de malignité. C'est donc la collectivité prétorécratique que j'"attaquerai," puisqu'il ne vient pas, dans le moment, sous ma plume, d'autre verbe pour exprimer l'attitude que j'entends prendre à son égard. C'est la guerre loyale et franche à l'industrialisme simoniaque dont l'Eglise se meurt, par lequel elle se suicide, et qui constitue, à mes yeux, la plus flagrante violation des principes fondamentaux — si simples — de l'enseignement du divin fondateur de la religion chrétienne.

Mais, en tant que personnes, les prêtres sont comme les autres hommes — les uns bons, les autres meilleurs, les autres, encore, moins bons. Nul n'a le droit — et moi moins que tout autre — de leur jeter la pierre. Ainsi que nous tous, ils ont fait abus excessif, surtout comme entité corporative, du pouvoir qui leur est tombé entre les mains par un décret de la Providence dont je n'entends pas sonder ici tous les desseins. Ils ont industrialisé la Religion comme d'autres ont industrialisé la science, le droit, la médecine, la politique. Et qui donc est responsable du déplorable état de choses que je signale, si ce n'est nous qui avons laissé prendre à ce cléricalisme de toutes robes l'ascendant dont il a abusé pour notre perte et pour la sienne? Pour moi, je ne vois en eux et en nous que des frères égarés et follement antagonistes qui doivent se ressaisir et se donner l'instruction mutuelle. Ce mercantilisme éhonté qui souille les temples de la religion comme il souille ceux de la justice doit disparaître sous le souffle de la rénovation religieuse et sociale qui s'organise sur tous les points du globe et régénérera le monde. L'influence corporative sacerdotale a été, à maints égards, plus désastreuse que celle des autres jurandes vouées à l'exploitation des masses laborieuses, ignorantes et crédules, parce que cette influence provenait d'un besoin supérieur, le plus impérieux de tous et le plus important à satisfaire, cette exigence de l'âme: la religiosité. Mais, comme particuliers, soumis à une discipline qui est loin d'être mauvaise par tous ses côtés, menant, sauf de très rares exceptions, une vie exemplaire, ils sont encore, comme toute une élite dans notre population, et je ne garderai de l'oublier quand il m'arrivera de critiquer, avec acerbité peut-être, l'institution dont chacun d'eux est un rouage inconscient et dont l'influence est d'autant plus néfaste que ceux qui la composent sont individuellement plus dignes de respect.